

L'axe 1 est construit autour de la pensée de Clausewitz érigée en maxime : la guerre comme « simple continuation de la politique par d'autres moyens ». Il s'agit d'analyser comment Clausewitz définit l'objet « guerre » et de mettre en évidence des limites de ce modèle compte-tenu de l'évolution des conflictualités et de la mise en place du système international. La réflexion qui suit s'intéresse aux deux notions au cœur de sa pensée de la guerre : la guerre comme acte politique et la guerre comme un des moyens de la politique.

### I) La guerre comme continuation de la politique

L'emploi du terme « politique » chez Clausewitz est ambigu car elle n'est jamais définie par l'auteur, il est donc difficile de savoir si cela relève de la *policy* (lois, règles, normes) ou du *politics* (du gouvernement et de l'administration de l'Etat et de ses interactions avec son environnement sociétal et international) des anglo-saxons. Clausewitz considère que la guerre revêt une dimension politique pour trois raisons :

1) la guerre est un instrument politique donc un moyen d'action pour des acteurs politiques. Pour Raymond Aron, Clausewitz considère que la guerre est un outil au service de l'intérêt national, un instrument aux mains d'une communauté qui peut décider de l'utiliser pour promouvoir ses intérêts à l'extérieur du territoire national. Ce point est essentiel car pour Clausewitz la guerre ne peut être une décision unilatérale puisque l'intentionnalité de faire la guerre est réciproque. La guerre débute d'ailleurs pour Clausewitz lorsqu'un groupe qui subit une agression décide de réagir : c'est le choix de l'acteur agressé de se défendre par la violence armée marque l'entrée en guerre.

2) la guerre est donc une situation qui naît forcément d'une interaction bilatérale qui perdure tout au long du conflit entre deux groupes organisés et structurés. Clausewitz distingue plusieurs temporalités dans la guerre qu'il conçoit comme un phénomène marqué par une discontinuité de la violence avec des épisodes de violences bilatérales, des périodes de violences unilatérales et des temps de non-emploi de la violence (ce qu'il appelle l'inaction). Il considère que la guerre est terminée dès que l'un des deux acteurs cesse de recourir à la violence. Cette réflexion est importante puisqu'elle rend impossible le fait de « gagner une guerre », pour Clausewitz on peut juste gagner une relation interétatique c'est-à-dire dominer temporairement le rapport de force. Or c'est ce moment où l'on « gagne la relation » qui est essentiel car le rapport ainsi établi est fondamental dans la régulation des relations politiques qui suivent la guerre.

3) la guerre est un phénomène guerrier entre deux armées (pas forcément étatiques) donc Clausewitz établit une typologie des guerres, distinguant notamment les conflits interétatiques des guerres civiles ou des « petites guerres ». Cette typologie a depuis été approfondie en suivant la réflexion de Clausewitz, aboutissant à l'existence de guerres intermédiaires (avec une volonté réciproque de vouloir recourir à la violence armée), les guerres secrètes (comme l'intervention russe en Ukraine), les guerres non-violentes (comme l'épisode de la Drôle de guerre en 1939-1940) et les « non-guerres » (comme la guerre froide).

### II) La guerre comme moyen de faire de la politique

Clausewitz conçoit alors la politique comme une relation entre deux acteurs rendue possible par l'existence de différents moyens d'entretenir et de faire évoluer cette relation selon le rapport de force établi. Pour Clausewitz la guerre n'est donc que l'une des formes que peuvent prendre ces relations, mais la guerre diffère des autres moyens relationnels pour trois raisons :

1) le recours à la violence armée est indispensable pour passer de la relation de paix à la relation de guerre. Le déclenchement de la guerre a lieu lorsque éclate la première confrontation violente entre deux groupes armés (sinon on est dans la non-guerre comme la guerre froide entre les deux Grands). Les acteurs doivent alors faire le choix de recourir à la violence effective, même si l'usage de celle-ci est discontinu.

2) la guerre est un phénomène relationnel dans lequel coexistent des relations traditionnelles (diplomatie) et des moyens exceptionnels (la violence armée). Clausewitz amène ainsi à distinguer l'art militaire (la façon de se battre, d'utiliser la violence armée) de l'art de la guerre (qui repose sur le fait de savoir utiliser l'ensemble des moyens pour peser sur une relation). On peut ainsi aboutir à ce que Clausewitz qualifie de stratégie à savoir utiliser intelligemment et de manière complémentaire les différents moyens qui permettent de « gagner la relation ».

3) Clausewitz considère alors que la guerre est totale puisqu'elle mobilise d'autres moyens que la violence pour faire la guerre (l'économie, la politique, la diplomatie, le militaire).

### III) Faut-il achever Clausewitz ?

=> La guerre est un phénomène complexe, on comprend d'ailleurs pourquoi Clausewitz la qualifie de « caméléon ». Son aspect multiforme la rend difficilement compréhensible. Pour autant la guerre ne serait qu'un « duel à plus vaste échelle » c'est-à-dire une interaction violente et armée entre deux groupes qui vient s'ajouter exceptionnellement aux relations traditionnelles (dites de paix) que ces acteurs entretiennent habituellement entre eux. Le passage de la guerre à la paix repose donc sur l'utilisation de la violence armée comme moyen de « gagner une relation ». Il serait alors judicieux de préférer une autre formule employée par Clausewitz au chapitre 6 : « la guerre n'est rien d'autre que la continuation des **relations** politiques, avec **l'appoint** d'autres moyens ».

=> Le modèle établi par Clausewitz doit être mobilisé dans l'axe 1 dans plusieurs dimensions :

- la guerre est un caméléon, elle est multiforme et évolutive ;
- le recours à la violence armée est le marqueur de passage de la paix à la guerre ;
- la guerre est avant tout une relation politique parmi d'autres entre deux acteurs (et ces autres relations politiques comme la diplomatie perdurent en parallèle de la relation de violence armée) ;
- c'est le choix politique de l'agressé de se défendre qui déclenche une guerre ;
- il est impossible de gagner une guerre, le recours à la violence armée est un moyen supplémentaire pour gagner une relation politique.

=> Cette conceptualisation de la guerre par Clausewitz a depuis évolué, elle s'est enrichie et fait encore débat mais l'émergence de nouvelles formes de conflictualités, notamment la montée en puissance du terrorisme international, semble remettre en cause cette définition.

Le terrorisme a été érigé en guerre, ne serait-ce que dans le discours politique et médiatique, alors que c'est une forme de conflictualité qui déroge aux normes juridiques de la politique et de la guerre établies depuis le XVIIe siècle. Le terrorisme a remis en cause la croyance dans laquelle une régulation du système international et une normalisation de la guerre par le droit international permettrait de pacifier le monde.

Le terrorisme n'est pas une guerre conventionnelle clausewitzienne car la violence n'est pas normée, codifiée, encadrée et institutionnalisée par un État. Le terrorisme ne serait alors prétendre être une guerre interétatique ni une « petite guerre » que Clausewitz définit davantage comme une forme de guérilla (recours à des troupes légères pour harceler l'ennemi afin d'économiser ses moyens militaires en temps de guerre). Pire le terrorisme est à l'opposé de la guerre conventionnelle pensée par Clausewitz, c'est une dérégulation de la guerre. Le terrorisme relève alors du crime de droit commun puisque contrairement à la guerre traditionnelle le terroriste ne tue pas par nécessité et ne cherche pas à préserver la vie dans le conflit, quitte à utiliser sa propre vie comme arme. Les terroristes sont par ailleurs reconnus juridiquement comme des civils dans notre législation, et c'est bien la police et non l'armée qui est chargée de la lutte sur le territoire national. Le terrorisme rompt aussi avec la définition clausewitzienne car le but de la guerre n'est plus la victoire (c'est-à-dire gagner une relation en remportant des batailles) puisque le terrorisme accepte l'échec militaire qui peut déboucher sur une victoire politique (en montrant la justesse de la cause défendue et en pesant dans l'opinion publique).

Pourtant des armées étatiques mènent des « guerres contre le terrorisme », preuve que le terrorisme ne peut se résumer à un crime de droit commun. Le terrorisme relève également de la politique car les

terroristes forment des sociabilités fortes et structurées (où chaque membre est reconnu comme étant un combattant) avec la constitution d'une armée structurée et institutionnalisée. Cet acteur politique a alors recours à la violence armée pour agir à des fins politiques (puisque les groupes terroristes ont des programmes politiques) et utilise cette violence comme moyen d'action basé sur la peur. Le terrorisme est donc une continuation de la politique car chaque acte commis a pour finalité de peser sur les négociations donc sur les relations au sens clausewitzien. Le terrorisme est un type de guerre qui ne respecte pas les codes éthiques et juridiques de la guerre car le terrorisme ne passe pas par la médiation d'un Etat (ce qui rend par ailleurs difficile la lutte contre le terrorisme pour les Etats pour lutter contre un groupe terroriste transnational).

Le terrorisme ne remet donc pas en cause le modèle de Clausewitz, il rappelle juste que la guerre est un caméléon et que le terrorisme est bien une mutation de la guerre, un nouveau type de conflit qui brouille notre conception politique de la guerre dans nos sociétés réglées par les codes et les normes. Et c'est bien là l'enjeu essentiel, nous pousser à repenser la façon de faire la paix en tenant compte de cette mutation dans la façon de faire la guerre.